HAL
open science

Charles T. Wolfe, Lire le matérialisme, préface de P.-F. Moreau, Lyon, ENS Éditions, coll. “ La croisée des chemins ”, 2020

Sophie Audidière

To cite this version:

Sophie Audidière. Charles T. Wolfe, Lire le matérialisme, préface de P.-F. Moreau, Lyon, ENS Éditions, coll. “ La croisée des chemins ”, 2020. 2022. halshs-03607342

HAL Id: halshs-03607342

https://shs.hal.science/halshs-03607342

Submitted on 13 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Charles T. Wolfe, *Lire le matérialisme*, préface de P.-F. Moreau, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2020, 291 p.

Depuis quelques années, l'idée et la catégorie de « matérialisme » sont réinvesties par différentes entreprises philosophiques, jusqu'à la labellisation d'un *new materialism*. Pour diverses raisons et comme on pouvait s'y attendre, ce ou ces matérialismes contemporains se construisent sur le fond d'une histoire écrite pour mettre en valeur leur propre singularité, voire la rupture qu'ils représenteraient avec ce qui les précède. Les historiens et historiennes de la philosophie, souvent frappés par la description caricaturale qui est faite de ce que seraient les matérialismes modernes, travaillent de leur côté à écrire une histoire plus juste, en s'inscrivant dans des débats scientifiques qui restent bien sûr nécessaires et concernent les diverses dimensions de l'édition, de l'interprétation, de l'historiographie, les choix des méthodes, etc.

Pour sa part, dès l'ouverture de *Lire le matérialisme*, Charles Wolfe associe la dimension philosophique et la dimension historique : « lire le matérialisme, c'est lire l'histoire du matérialisme » (entendons, une histoire ici essentiellement philosophique de la philosophie). Il s'agit non pas de distinguer le passé du présent, ni symétriquement d'en faire une contre-histoire, ce qui dans les deux cas réifierait le matérialisme d'une façon très contestable, mais de faire apparaître des « formes », formes en mouvement synchronique et diachronique, qui problématisent philosophiquement les différents éléments pouvant constituer, aujourd'hui encore, quelque chose comme un matérialisme ou une forme éventuellement nouvelle de matérialisme.

L'ouvrage est mené avec la solide érudition de l'A, le long des lignes philosophiques qu'il a choisies. Ainsi, après avoir formulé le matérialisme comme « la doctrine philosophique selon laquelle tout ce qui existe est matériel, ou le produit de l'interaction entre entités matérielles », l'A distingue d'emblée deux formes de matérialismes : l'un qui est une thèse sur l'univers, matériel, l'autre qui est une thèse sur les rapports corps-esprit, ou corps-âme, ou cerveau-esprit (p. 18). L'importance de Diderot dans la constitution du cadre théorique lui-même se marque ici nettement, depuis l'indétermination toute diderotienne de cette définition liminaire — ce « *ou* » !—, jusqu'à la bipartition entre les deux traditions. Il choisit également, au terme de l'énumération de six constantes qui caractérisent selon lui le matérialisme des Lumières, de ne pas traiter des doctrines sociales et politiques des matérialistes (p. 31), ce qui explique probablement l'absence d'Helvétius dans l'ouvrage, mais il faut remarquer que ces questions reviendront immanquablement, d'abord sous la forme minimale de l'éthique (ch. 4), puis dans les derniers chapitres et la discussion avec le *new materialism*.

Dans ce cadre, un chapitre liminaire synthétique et clair permet à l'A de poser la question du legs (« Sommes-nous les héritiers des Lumières matérialistes ? »). Il précise dans quelle mesure et à quelles conditions nous pouvons nous dire les « héritiers bâtards des Lumières ». D'une part, philosophiquement, en choisissant comme lieux théoriques préférentiels les questions du vivant et de l'absence de fondement, ce qui explique le privilège accordé par la suite à la biologie. D'autre part, historiquement, en tenant compte du changement de statut de la science, devenue un pouvoir au moins autant qu'un lieu de contestation du pouvoir. L'ouvrage se poursuit avec l'examen d'une autre question liminaire : « Le matérialisme doit-il être athée ? » Ce chapitre permet non seulement de cartographier des positions hétérodoxes, athées non matérialistes, etc., mais également et surtout de pointer d'autres lignes philosophiques qui sous-tendent la question de l'athéisme, en particulier celle de la nature de la démarche philosophique : fondationnaliste ou pragmatique, dans tel ou tel rapport avec des démarches scientifiques et leur base empirique. Le rêve matérialiste, objet du troisième chapitre, est convoqué alors pour sa capacité à fonder, d'une façon spécifique bien sûr, un monisme matérialiste d'une richesse telle qu'elle oblige à redéfinir ce que serait le réductionnisme matérialiste (un des fils rouges de l'ouvrage), tandis que l'affirmation de l'existence d'un rire spécifiquement matérialiste, objet du quatrième chapitre, permet de défendre la portée éthique déflationniste (en un sens, réductionniste) du matérialisme. Les chapitres suivants engagent une discussion suivie sur la notion du soi, avec l'ambition de livrer des « éléments pour une théorie matérialiste du soi » (ch. 5). L'A restitue les éléments qu'il glane dans les matérialismes du 18e

siècle, en redonne la cohérence et insiste sur la pluralité des voies, il pointe les enjeux qui sont encore ceux auquel le programme philosophique annoncé d'une philosophie matérialiste du soi doit pouvoir répondre. La discussion s'engage entre les philosophes contemporains et les philosophes du 17e et du 18e siècles sur l'individuation, l'unité de la personne, la reconnaissance du caractère construit du soi, son intelligibilité pourtant, son éventuelle dimension morale. Le choix du soi comme entrée philosophique explique le double resserrement de l'examen, aux chapitres 6 (« Le cerveau est un livre qui se lit lui-même. Diderot, la plasticité et le matérialisme ») et 7 (« Un matérialisme désincarné : la théorie de l'identité cerveau-esprit »), sur la question du cerveau et ce, dans le cadre de l'un seulement des deux matérialismes selon l'A, celui du rapport entre la pensée et le cerveau. Cet examen, toujours entre 18e siècle et philosophie contemporaine, suit la question du réductionnisme et de ce que le terme peut ou non recouvrir. Il défend l'idée d'un « matérialisme biologique » ou « d'inspiration biologique », qui apparaît à l'A comme le dépassement indispensable d'une théorie de l'identité qui pèche de n'être pas « incorporée » (ou « désincarnée »), en quelque sorte comme l'alliance de la puissance réductionniste de la physique, bien comprise, et de la matérialité de la biologie. Les chapitres 8 (« Matérialisme ancien, matérialisme nouveau : réflexions sur un néo-matérialisme contemporain ») et 9 (« En guise de conclusion : matérialisme et *embodiment* »), sur le fond de l'histoire à la fois largement pluralisée et actualisée par les pages qui précèdent, s'attachent à examiner le projet des matérialismes contemporains, du marxisme au *new materialism*, délestés de ce qu'on pourrait appeler leurs erreurs factuelles quant à leur propre histoire. Une distinction nette est répétée entre matérialisme et mécanisme, au profit d'une distinction entre matérialisme de la matière passive et de la matière active, ce dernier élargissant considérablement la notion qu'on peut se faire de ce qui est « physique » pour les auteurs du passé, tout en permettant à l'A de remarquer à l'inverse combien peu « physique » est la matérialité des néo-matérialistes. La biologie et ses potentialités inclusives apparaissent ici de nouveau en un fort contraste avec la physique et sa tendance que l'A qualifie de « physicaliste », une forme récusée de réductionnisme. Le chapitre conclusif repose ainsi la question, centrale dans les philosophies matérialistes considérées, du corps, pour nourrir le dialogue avec la notion contemporaine d'*embodiment* et ses enjeux, en particulier féministes, à partir d'un parallèle inspirant : « dans un sens, le nombre de modèles possibles du corps au sein de la pensée matérialiste n'a d'égal que le nombre de modèles possibles de l'*embodiment* » (p. 246). Un dialogue qui rejoue la désirabilité de l'objet dont cet ouvrage affirme la possibilité : « un matérialisme vital et incarné » (p. 249), « du corps et des corps » (p. 250).

Sophie Audidière